

Catherine Pomparat visite DESDE MAS LEJOS SE VE MAS BONITO le 14 septembre 2016.

Lointain prochain

*Les choses se voient mieux de loin*, annonce cette nouvelle très belle exposition à Rezdechaussée consacrée à six artistes d'origine cubaine exilés de leur île. Sans esprit de contradiction, mais par nécessité optique — je vois mieux de près — je me suis approchée, rapprochée très près de la première pièce de la vitrine. Je m'y suis accolée autant que la bienséance me le permettait.

Étant donné l'objet de cette sculpture dont, de loin, je n'avais perçu qu'une perfection plastique de stature antique et pour ne pas choquer la délicatesse de l'hôtesse des lieux qui m'accueillait avec bienveillance et sérieux, je regardais d'un œil léger le lourd entrejambe de ce Poséidon laitier.

Cette sculpture en bronze tout à fait académique dans sa façon présente une sorte de Dieu grec dont les parties testiculaires remplies d'androgènes à l'excès sont transformées en pis à lait.

Avec l'air de ne pas y toucher, je m'y suis penchée. Une énorme mamelle gonflée était bel et bien en attente de traite. D'ailleurs une tuyauterie sophistiquée reliait les bources géantes à un petit écran de liseuse mettant en branle l'action numérique de tirer le lait avec un son approprié. J'ai prêté l'oreille. Alors, j'ai tout entendu !

Je me suis abandonnée au mouvement de la succion mécanique du procédé d'extraction. Le sens du rythme rejoignait les directions d'une sorte de mascaret. C'était mon interprétation insulaire du grand tableau accroché au grand mur du côté. Plus mes yeux pénétraient un estuaire, plus j'entendais le bruit rythmé de sources d'eau douce sortant du milieu de l'eau salée.

Par l'effet de la pression hydrostatique un lagon vénusien faisait irruption dans mon émotion. Je rêvais d'une rive vénitienne virtuellement caressée par des vaguelettes énamourées.

Aussitôt, à travers mes sens aux aguets, je rencontre une petite fille remplie de matières apprêtées. C'est une sculpture en terre qui porte sa fierté sur une petite table blanche aux menus pieds. Sa prestance et son autorité se mesure à la longueur de ses tresses de cheveux que j'imagine noir de jais. C'est sans doute une jeune comtesse échappée d'un moment de détresse, de la vie échevelée d'un couple d'artistes réfugié dans l'activité de sculpter.

À nouveau une petite voix (elle ne me quitte pas). C'est un petit garçon qui fait poteau d'angle dans le coin des deux murs du fond.

À même le sol, cette autre frimousse en terre assume pleinement la hauteur qui lui manque pour dominer la situation. La distance qu'impose sa disposition place mes yeux en suspens sur un dispositif photographique qui met en garde mon attention. Au-delà de cette limite, l'armure la plus épaisse ne put me protéger du danger d'être réfugiée à la frontière entre deux contrées opposées. Je ne passais pas de l'autre côté. Survivre signifiait reculer.

Aveuglée mais désenchaînée de la bande lumineuse rouge qui m'obsédait, mon dos se heurtait à un mur-cimaise étranger. Mes yeux se sont dessillés devant une statue équestre. De l'autre côté de la cloison, dans un tableau-vidéo, un grand cheval vivant tournait en rond sur le plat d'un socle de pierre au milieu d'une Place publique.

Avec les hennissements du plus beau des êtres vivants, j'entendais la plus belle parole digne d'être écoutée : « Le monde est morcelé, il suffit de le rassembler. » La vie dans sa persistance portait la marque d'un homme à lait, même exilée sa substance féconde ne tarira jamais.